



Expérience d'itinérance en vélo en famille à travers l'Europe : L'Eurovélo 6 de Saint-Brévin-les-Pins (France) à Novi Sad (Serbie)

Clémence Perrin-Malterre

► To cite this version:

Clémence Perrin-Malterre. Expérience d'itinérance en vélo en famille à travers l'Europe : L'Eurovélo 6 de Saint-Brévin-les-Pins (France) à Novi Sad (Serbie). Florian Lebreton; Christophe Gibout; Bernard Andrieu. Vivre Slow. Enjeux et perspectives pour une transition corporelle, récréative et touristique, Presses universitaires de Rennes, p. 317-331, 2020. hal-02875218

HAL Id: hal-02875218

<https://hal.science/hal-02875218>

Submitted on 19 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expérience d'itinérance en vélo en famille à travers l'Europe : L'Eurovélo 6 de Saint-Brévin-les-Pins (France) à Novi Sad (Serbie)

Clémence Perrin-Malterre

Maîtresse de conférences (HDR) en sciences sociales du sport

Laboratoire EDYTEM (UMR CNRS 5204)

Université Savoie Mont Blanc

Début avril 2017, nous partions en famille de Saint Michel-Chef-Chef, au bord de l'Atlantique avec le projet de relier la Mer Noire en vélo. Pour cela, nous avons décidé d'emprunter l'Eurovélo 6, l'un des grands itinéraires cyclables européens qui suit le cours des trois plus grands fleuves du continent : la Loire, le Rhin et le Danube. Il s'agit donc d'un projet d'itinérance au cœur duquel se situe le mouvement et le déplacement, qui implique une disponibilité en temps et qui vient rompre avec certaines emprises contemporaines comme la sédentarité ou la célérité (Boutroy, 2008). Il ne s'agit pas ici de proposer les résultats d'une recherche empirique mais plutôt un retour réflexif sur une expérience de *slow* mobilité. « Loin de ne renvoyer qu'à une aspiration au ralentissement, le terme *slow* cristallise un ensemble de valeurs qui articulent, non sans difficulté, un appel au respect et à la confiance dans les relations aux êtres et aux choses, une promotion de la singularité et de l'authenticité, le souci environnemental et la valorisation du plaisir » (Diestchy, 2016, p. 172). Le plaisir du *slow* s'oppose à l'hédonisme considéré comme la poursuite de désirs illimités et superflus, et à la jouissance instantanée car il nécessite parfois d'en passer par la patience et l'effort.

Ce projet de voyage a mûri et s'est construit sur plusieurs années. Mais il prend également racine dans des dispositions sociales. Ainsi, avant de décrire notre voyage en vélo, nous allons revenir sur ces dispositions qui ont forgé en quelque sorte un « goût » pour l'itinérance. Puis nous détaillerons la phase de préparation du projet. Et après avoir décrit notre expérience, nous expliciterons les changements dans notre vie quotidienne que celui-ci a occasionnés à notre retour.

En amont du projet : dispositions et préparatifs

Un goût pour l'itinérance

Comme l'explique Lahire (2013, p. 25), « le passé incorporé est tout ce que l'acteur doit à l'ensemble des expériences qu'il a vécues et qui se sont cristallisées en lui sous la forme de capacités et de dispositions à agir, sentir, croire, penser plus ou moins fortes et permanentes. » Il apparaît donc opportun de faire un détour par ses propres expériences passées, notamment enfantines, pour comprendre comment ont pu se constituer des dispositions au voyage.

Dès l'âge de quatre ans, nous partions chaque été en famille pour une semaine de randonnée en montagne. Nous avons ainsi parcouru le Queyras, le Mercantour, une partie du chemin de Saint-Jacques de Compostelle, les Vosges, le massif du Sancy, les Balcons de la Vanoise, les Causses... J'aimais particulièrement ces vacances où l'on se retrouvait entre cousins et amis. On inventait des jeux, on explorait, on marchait sans rechigner. On découvrait de beaux paysages et on observait les animaux sauvages. Les nuits en refuge ou en gîte, dans les dortoirs, étaient l'occasion de poursuivre les discussions et les jeux de la journée.

J'ai également eu l'occasion de voyager, d'abord en famille, en Suisse, en Italie ou en Norvège. A la fin de ma première année universitaire, je suis partie aux Etats-Unis, rejoindre une amie rencontrée sur les bancs du lycée, pour un périple en voiture de deux semaines dans les Rocheuses. L'été suivant, avec des amis, nous sommes partis au Vietnam, dans le cadre d'un projet humanitaire. Nous avons parcouru ce pays du sud au nord, apprécié les paysages magnifiques et surtout rencontré les habitants et découvert une autre culture. Puis, en 1998, je suis partie au Québec pour mon année universitaire de maîtrise. Je me suis inscrite au club plein air de l'Université pour participer aux activités : camping d'hiver, raid en ski nordique, traîneaux à chiens. A la fin de l'année, avec ma colocataire, nous avons décidé de traverser le Canada par le train sur une période d'un mois. Nous avons été en plusieurs étapes jusqu'à la Côte Pacifique et l'Ile de Vancouver avant de revenir à Montréal en trois jours et demi.

Ces différentes expériences ont forgé un « goût » pour l'itinérance et les voyages.

L'usage du vélo

Durant l'enfance, j'ai également eu l'occasion d'utiliser assez tôt le vélo pour mes trajets scolaires, mais aussi pour me rendre sur les lieux de mes activités de loisirs. Habitant à proximité d'une forêt, nous allions avec mes frères aînés ou avec des amis parcourir les chemins et nous amuser dans les trous formés par les bombes lors de la 2^e Guerre Mondiale. Si l'usage utilitaire du vélo a perduré jusqu'à la fin de mes études universitaires à Grenoble, ce fut moins le cas de la pratique de loisir, notamment en raison du relief. Ainsi, lorsque nous nous sommes rencontrés avec Bertrand, mon conjoint, c'est davantage la randonnée que nous avons commencée par partager durant notre temps de loisir ; activité que nous continuons à pratiquer.

Puis lorsque j'ai obtenu mon premier poste à Clermont-Ferrand et que nous nous y sommes installés en couple, nous avons commencé à pratiquer le VTT, les reliefs étant moins accidentés que ceux des Alpes. Avec l'arrivée des enfants, nous nous sommes équipés pour pouvoir poursuivre cette activité : d'abord un siège vélo pour l'ainé, puis une carriole à deux places. C'est sans doute à ce moment-là que le projet a commencé à germer. L'été 2010, nous avons décidé de partir pour la première fois en cyclotourisme dans le Lot. Pour cette première expérience, nous avons fait appel à un voyageur qui nous fournissait les cartes et la description de l'itinéraire et s'occupait de la réservation des hébergements en chambre d'hôtes et du transport des bagages. A l'issue de cette première expérience réussie, notre projet a commencé à murir.

Un projet qui mûrit

« Au début du voyage, il y a un rêve, un projet, une intention » (Le Breton, 2000, p. 21). Nous souhaitons voyager, envie notamment stimulée par les expériences des membres de nos familles ; d'abord celle de mon grand-frère qui part un an avec sa famille en bateau dans les Antilles ; puis celle de ma cousine qui voyage en train en Russie, en Mongolie, en Chine et au Vietnam. Nous avons, nous aussi, envie de prendre du temps avec nos enfants, mais sans forcément aller à l'autre bout du monde ; mais plutôt pour emprunter « un chemin de traverse dans le rythme effréné de nos vies » (Le Breton, 2000, p. 15). L'itinérance en vélo nous semblait un bon moyen, car si c'est un mode de déplacement lent, il permet de parcourir davantage de distance que la marche à pied et de transporter davantage de bagage que dans un sac à dos, privilégiant ainsi un certain confort. Nous avons donc commencé à faire des recherches sur les itinéraires cyclables et nous avons découvert l'existence des Eurovélos, ces itinéraires en projet ou en grande partie réalisés, comme le numéro 6.

Puis un déménagement à Chambéry à la suite de l'obtention d'une mutation à l'Université de Savoie nous oblige à remettre à plus tard la concrétisation du projet. Cependant, ce déménagement a été favorable à l'apprentissage du vélo par les enfants. En effet, contrairement à Clermont-Ferrand où les routes sont pour la plupart pentues et non aménagées en pistes cyclables, l'agglomération chambérienne a développé un réseau de pistes qui permet un usage utilitaire du vélo bien plus sécurisé. Les deux aînés prennent ainsi l'habitude d'aller à l'école d'abord en draisienne, puis en vélo.

En 2015, nous envisageons de renouveler notre expérience de cyclotourisme, mais cette fois-ci en transportant nous-mêmes nos bagages et en campant. Si au départ nous étions tentés par parcourir la Via Rhona entre Genève et Valence, le manque d'aménagement sur certains

tronçons nous oriente vers la Bourgogne. Au printemps, nous participons au premier forum du voyage en vélo organisé à Chambéry. Nous assistons aux présentations de familles pratiquant le cyclotourisme : le Tour du Cotentin pour l'une, la Loire à vélo pour l'autre. Chacune s'organise à sa façon : si les uns campent, les autres privilégient l'hébergement en chambre d'hôtes et roulent plus léger. Nous les questionnons sur le matériel utilisé, sur la durée des étapes, sur la gestion de la fatigue, notamment pour les enfants. Nous participons à des ateliers culinaires spécifiques au voyage itinérant. Et nous découvrons le site Warmshowers, site communautaire de touristes à vélo qui propose à ses membres d'accueillir et d'être accueillis gratuitement pour la nuit.

En juillet, nous partons de la maison en vélo pour nous rendre en train à Chalon-sur-Saône, début de nos deux semaines d'itinérance en Bourgogne. Ce trajet est éprouvant tant les trains et les gares ne sont pas prévus pour accueillir des cyclotouristes chargés de sacoches et de deux carrioles pour les enfants et les bagages. La première semaine, nous parcourons le vignoble bourguignon entre Chalons sur Saône et Dijon, ce qui nous donne l'occasion de faire de l'oeno-vélo-tourisme (Rieucan et Souissi, 2018). Nous sommes accueillis à deux reprises chez des hôtes membres de la communauté Warmshowers. Ils nous proposent de partager leur repas et nous offrent un lit pour la nuit. La deuxième semaine, entre Dijon et Tonnerre, nous longeons le canal de Bourgogne et en profitons pour faire quelques visites, notamment celle du site d'Alésia. Nous prenons notre temps, en ayant prévu des étapes courtes et nous nous arrêtons une journée lorsque nous sentons que la fatigue se fait sentir. Ce qui nous importe, c'est que les enfants prennent goût à ce mode de voyage et acceptent l'idée de partir plus longtemps. Nous ne souhaitons pas leur imposer mais les associer pleinement au projet. Au retour de Bourgogne, nous sommes confortés dans l'idée de concrétiser le projet. Le départ est envisagé au printemps 2017.

Les préparatifs

Un an à l'avance, nous nous lançons dans les préparatifs, à commencer par demander un congé sabbatique pour l'un et une disponibilité pour l'autre. L'accord de nos employeurs respectifs est en effet indispensable avant d'envisager toute autre démarche. Cet accord obtenu, nous pouvons écrire un courrier à l'inspection d'académie pour demander une autorisation de déscolariser nos enfants qui seront l'année suivante en grande section de maternelle, en CE1 et en CM1. Nous prenons également contact avec une famille avec deux enfants qui a parcouru l'Euro-vélo 6 d'un bout à l'autre deux ans auparavant et qui accepte de répondre à toutes nos

questions. Gentiment, ils nous envoient leurs étapes et leur budget. Cela nous permet de prévoir la somme d'argent à mettre de côté.

L'été 2016, nous organisons de nouveau des vacances en vélo sur la Côte Atlantique, de Soulac-sur-mer à Bayonne. Cela nous permet de tester le matériel que nous utiliserions l'année suivante.

Cette fois-ci, nous n'avons plus ni remorque à bagage ni carriole pour les enfants. Les deux garçons ont leur propre vélo. Pour le deuxième, nous avons un follow-me, un système qui permet d'accrocher son vélo à celui d'un adulte lorsqu'il est fatigué. Et pour notre petite dernière, nous avons acheté une weehoo, un petit siège installé sur une roue, avec des pédales et accroché à la tige de selle d'un vélo adulte. Nous transportons tous les bagages dans des sacoches, sur le porte-bagage arrière pour les garçons et à l'arrière et à l'avant pour nous. Cela demande un apprentissage, notamment lorsqu'il s'agit de retrouver l'équilibre avec le poids des bagages que nous transportons et la longueur de nos montures avec les enfants accrochés à nos vélos.

Au retour, nous envisageons d'acheter une nouvelle tente moins lourde que celle que nous avons. Sur les conseils de la famille contactée plus tôt, nous nous tournons vers un modèle de tente tipi qui permet de conserver un volume important, mais pour un poids raisonnable. A la rentrée scolaire, nous présentons notre projet aux instituteurs et institutrices de nos enfants. Ils sont très enthousiastes et prévoient de construire des séquences pédagogiques autour de notre voyage. Pour que les enfants de l'école puissent nous suivre, ainsi que nos familles et amis, nous mettons en ligne un blog que nous comptons alimenter régulièrement. Nous achetons également les cartes de l'itinéraire que nous rentrons dans un GPS. Nous prévoyons les premières étapes et nous contactons les amis qui pourraient nous héberger sur l'itinéraire, ainsi que des hôtes de la communauté Warmshowers. Nous faisons les derniers papiers nécessaires avant le départ (passeports et cartes européennes d'assurance maladie).

Le voyage : la découverte et la rencontre

Le 8 avril 2017, à Saint-Michel-Chef-Chef où nous avons pu être hébergés par des amis, nous faisons notre premier tour de pédale le long de la Côte Atlantique pour rejoindre Saint-Brévin-les-Pins, point de départ officiel de l'Eurovélo 6. Nous avons quatre mois et demi devant nous. Comme le marcheur qui « est riche de temps » (Le Breton, 2000), nous avons « notre » temps. L'objectif est bien de passer ce temps en famille et de « prendre congé des soucis qui encombrant l'existence hâtive et inquiète de nos sociétés contemporaines » (Le Breton, 2000, p. 20).

Prendre le temps

Chaque jour, nous pédalons au rythme des enfants. Avec les nombreuses pauses, nous faisons rarement plus de 15 kilomètres par heure. Même si certaines étapes sont plus longues, notre moyenne journalière est de 42 kilomètres. Nous prenons le temps de nous reposer, au moins un jour par semaine et davantage lorsque c'est nécessaire. Nous sommes des « cyclos » et non des cyclistes dont l'objectif est d'avaler les kilomètres. D'ailleurs ceux que nous croisons ne prennent parfois pas le temps de nous dire bonjour. Le rythme auquel nous pédalons nous permet d'apprécier les paysages, et comme l'indique le slogan de la Loire à Vélo, « Inutile de traverser le monde pour en prendre plein les yeux ». Même si nous ne prenons pas de la hauteur comme nous en avons l'habitude lors de nos randonnées en montagne, favorisant un regard plongeant et lointain sur les paysages, nous découvrons une autre perspective en restant dans la plaine. La Loire sauvage, la tranquille vallée du Doubs, les chutes du Rhin ou encore la grandeur et la force du Danube, le spectacle des fleuves et rivières que nous suivons nous émerveille. « La relation au paysage est toujours une affectivité à l'œuvre avant d'être un regard » (Le Breton, 2000, p. 74). Les variations de la lumière sur l'eau en fonction des heures de la journée offrent un spectacle toujours renouvelé ne laissant peu de place à la monotonie. Et comme « le marcheur qui surprend les animaux que nul autre ne voit » (Le Breton, 2000, p. 83), le voyage est l'occasion de prendre le temps d'observer la faune sauvage : les aigrettes du Val de Loire, les cigognes de la plaine d'Alsace au Delta du Danube, les sangliers qui traversent la digue devant nous dans une Réserve Naturelle de Serbie... Nous prenons également le temps de déguster des abricots juteux glanés sur le bord de la route, mais aussi du vin, à la découverte des cépages allemand, autrichien et hongrois. Dès lors, le voyage devient « une expérience sensorielle totale ne négligeant aucun sens, pas même le goût » (Le Breton, 2000, p. 31).

Bien entendu, le voyage est l'occasion de faire des visites : les châteaux de la Loire et l'Abbaye de Frontevraud, la champignonnière et le musée du blé et du pain. Mais c'est surtout dans les capitales européennes que nous restons plusieurs jours pour prendre le temps de visiter : le Palais de Schönbrunn et le muséum d'histoire naturelle à Vienne, le château de Bratislava, le Palais du Parlement et les bains de Széchenyi à Budapest, la citadelle de Belgrade.

Tous ces moments que nous vivons nous offrent une nouvelle perception du temps. Le temps s'étire ; c'est un temps « plein » qui n'est pas contraint par l'urgence. Ainsi alors que cela fait un mois que nous pédalons, nous avons l'impression d'être partis depuis plus de deux mois.

De manière très régulière, quasi-quotidienne, nous tenons chacun un journal de bord car « l'écriture est la mémoire des événements innombrables cueillis au fil du chemin, les émotions

et les impressions ressenties. Une manière pour le voyageur d'échapper au temps en le transformant en pages de cahiers pour y revenir plus tard avec nostalgie et le revivre grâce aux milles repères jonchant le texte » (Le Breton, 2000, p. 94).

Rencontres et partage

Si nous prenons du temps en famille, nous apprécions également que des membres de notre cercle familial plus élargi nous rejoignent pour pédaler avec nous sur une, deux ou trois étapes ; que des amis s'arrêtent sur la route de retour de leurs vacances ; que d'autres qui profitent de leurs congés de printemps pour faire du cyclotourisme en bord de Loire nous donnent rendez-vous sur la piste cyclable. Ce sont aussi des amis qui nous hébergent à Nantes, Saint-Rémy-la-Varenne ou Sully-sur-Loire ; autant de moments partagés. Nous faisons de belles rencontres, à commencer par les membres de la communauté Warmshowers qui ont accepté de nous héberger, que ce soit en France, en Allemagne ou en Serbie. A chaque fois, ils nous proposent une ou deux chambres pour la nuit et bien sûr, nous partageons le repas de nos hôtes. Ces soirées sont l'occasion d'échanger sur nos différentes expériences de voyages en vélo. Et pour les enfants, c'est le bonheur de trouver des jeux ou des bandes dessinées, puisque nous n'avons pas pu en emporter faute de place. Avec les enfants d'une famille allemande qui nous accueille, les échanges et les rires sont immédiats, alors même qu'ils ne parlent pas la même langue.

Mais ce sont aussi les rencontres fortuites qui agrément notre voyage. Comme le note Le Breton (2000, p. 91), « le fait de venir d'ailleurs et de seulement passer délie les langues et favorise le contact immédiat. Ne pas se connaître et savoir que dans quelques heures au plus chacun sera loin encourage la rencontre ». Celle-ci sera particulièrement riche en France, en Allemagne et en Serbie lorsque les personnes viennent spontanément à notre rencontre. Ainsi, une famille en balade en vélo un week-end de mai nous invite à prendre un chocolat chaud pour le goûter. Dans le premier village traversé en Serbie, le responsable de la station-service nous offre une boisson. Et deux jours plus tard, en fin de matinée, une dame offre une glace à nos enfants. En Allemagne, les personnes d'un certain âge sur leur vélo à assistance électrique que nous croisons sur la piste cyclable nous encouragent et nous questionnent sur notre voyage. En revanche, nous avons été déçus de l'accueil des Hongrois. En effet, hormis deux ou trois habitants que nous sommes allés solliciter pour remplir nos gourdes d'eau, ce qui a permis de délier les langues, la plupart nous regardait simplement passer, voire nous ignorait. Cela est également à l'image de l'accueil que leur gouvernement réserve aux migrants avec des postes avancés tenus par l'armée et un mur de barbelés dressé tout le long de la frontière avec la Serbie ; un repli sur soi bien regrettable face à l'urgence humanitaire de la situation.

Tout au long de notre itinéraire, même lorsque nous avançons vers des pays moins bien aménagés en pistes cyclables, nous avons pu croiser et échanger avec d'autres « cyclos ». Ce sont par exemple des retraités lyonnais qui avançaient au même rythme et que nous retrouvions les soirs au camping pendant une dizaine de jours ; un jeune couple de savoyards croisé au sud de la Hongrie qui rentrait chez lui depuis la Grèce ; un couple de Hollandais que nous n'aurions pas dû revoir car ils pédalaient à un rythme plus rapide que le nôtre, mais ils ont été contraints de faire demi-tour à la frontière entre la Hongrie et la Serbie car leurs passeports étaient périmés... Ainsi, contrairement à ce qu'affirmait Catherine Bertho-Lavenir (1998) il y a une vingtaine d'année, les « cyclotouristes que l'on rencontre sur les routes, l'été, avec un tout petit développement à la mesure du poids de leur sacoches » ne sont pas si rares.

Enfin, le partage a aussi eu lieu avec les amis, les collègues, la famille, les copains d'école par le biais de notre blog que nous tenions à jour quasi-quotidiennement. De temps en temps, nous recevions des petits messages d'encouragement nous poussant à poursuivre plus en avant.

Eprouver

Comme la marche, le voyage en vélo « ramène à la sensation de soi, aux frémissements des choses et rétablit une échelle de valeurs que les routines collectives tendent à élaguer » (Le Breton, 2000, p. 22). En passant nos journées à l'extérieur, nous étions confrontés aux caprices de la météo, même si, sur la durée, celle-ci nous a plutôt été favorable. C'est d'abord le froid que nous avons éprouvé lorsque plusieurs matins du mois d'avril le thermomètre descendait au-dessous de 0°C. Si dans la journée, l'effort fourni permettait de nous réchauffer, c'est la nuit sous la tente que nous ressentions le froid s'immiscer, même avec plusieurs couches de vêtements. Début mai, nous avons été confrontés à la pluie pendant deux jours de suite. L'humidité et le froid nous poussaient à pédaler vite pour essayer de nous réchauffer. Heureusement, le soir, nous étions hébergés à l'abri et nos hôtes ont bien pris soin de nous. Puis fin juin, début juillet, nos corps ont subi la chaleur, d'autant plus éprouvante que nous roulions sur des routes sans ombre. C'est dans ces moments-là que nous avons apprécié suivre un fleuve afin de pouvoir faire une halte rafraichissante en nous y plongeant tout entier. C'est aussi l'effort physique qui a été notre quotidien. En effet, même si notre rythme était lent et que nous prenions le temps de nous arrêter et nous reposer, le poids des vélos chargés de leurs sacoches nous demandait un effort à fournir d'autant plus important lorsque nous rencontrions des petites côtes. Nous avons parfois souffert du vent de face qui ralentissait considérablement notre rythme, malgré les efforts fournis. Si la fatigue se faisait sentir, il fallait poursuivre jusqu'à la fin de l'étape. Le repos était alors bien mérité. Et finalement, au fil des jours, avec les kilomètres

parcours et l'entraînement, nous nous sentions de plus en plus à l'aise et revitalisé ; en forme tout simplement. Nous avons également éprouvé le danger lorsque l'itinéraire empruntait sur quelques kilomètres une route passante avec des voitures et des camions qui nous frôlaient parfois, et nous faisaient ressentir notre faiblesse relative par le déplacement d'air qu'ils provoquaient. Nous étions alors tendus, crispés sur nos guidons et nous roulions à un bon rythme afin de rester le moins longtemps possible sur ces portions de routes.

Enfin, une des contraintes de l'itinérance qui nous a particulièrement pesé était le rangement du campement chaque matin. Il fallait en effet plier la tente et les affaires et faire rentrer 75 kg de bagages dans 14 sacoches. Malgré l'expérience acquise au fur et à mesure du trajet, il nous fallait toujours deux heures de temps chaque matin pour cela.

S'adapter et renoncer

Même si nous avions organisé notre voyage, repéré l'itinéraire à travers les cartes, les traces GPS et les sites Internet, nous avons dû faire face à l'imprévu. Or « la gestion de l'imprévu est une activité clé de l'itinérance » (Kirschner, 2017, p. 345). Comme nous pédalions au rythme des enfants, nous étions attentifs à leur fatigue et l'on adaptait les étapes lorsque c'était possible. A d'autres moments, si nous nous sentions en forme, nous parcourions davantage de kilomètres qu'initialement prévus. Nous n'avons pas eu de casse de matériel, hormis des câbles de freins ou de dérailleur. Il n'y a pas de blessure grave malgré quelques chutes. Nous nous sommes parfois égarés lorsque les panneaux se faisaient plus rares, mais jamais complètement perdus. Nous avons dû nous adapter au terrain lorsque l'itinéraire empruntait une digue non goudronnée et que nous roulions à une vitesse inférieure à 10 km/h. Mais nous avons eu parfois la bonne surprise de rouler sur une piste cyclable toute neuve qui n'apparaissait pas sur notre carte. Lors de notre dernière étape en Hongrie, le camping dans lequel nous souhaitions dormir n'existait plus. Nous avons alors proposé aux enfants de faire du camping sauvage au bord du Danube mais ils n'ont pas voulu. Nous avons alors poursuivi notre route, malgré la chaleur. Nous avons finalement trouvé un gîte dont le propriétaire a accepté que nous plantions « gratuitement » notre tente sur son terrain. L'emploi des guillemets renvoie au fait qu'au cours de la soirée, il nous a réclamé de l'argent...

Finalement, nous avons décidé de renoncer à poursuivre notre route en vélo après Novi Sad en Serbie. En effet, si avant le départ, nous avons entendu parler des routes non aménagées en Roumanie et de la présence de chiens errants dans les campagnes, nous avons été confortés dans notre projet par nos échanges avec la famille qui avait réalisé l'itinéraire de bout en bout. Mais plusieurs rencontres avec des cyclotouristes qui avaient vécu cette expérience et été

confrontés soit à la circulation routière, soit à des attaques de chiens errants, nous ont donné à réfléchir. Le but du voyage n'étant pas de se mettre en danger pour atteindre notre objectif coûte que coûte, nous avons décidé d'arrêter de pédaler après 3400 kilomètres parcourus. Cependant, nous n'avons pas renoncé à notre destination finale. Et c'est en train que nous avons rejoint la Mer Noire et le Delta du Danube pour une visite en bateau mémorable au cours de laquelle nous avons pu observer plus d'une cinquantaine d'espèces d'oiseaux. Nous étions alors accompagnés par un guide roumain qui développe depuis quelques années des offres écotouristiques basées sur la lenteur, davantage propice à l'observation.

Un peu plus qu'une parenthèse

Poursuivre le voyage

A notre retour, le voyage ne s'est pas terminé. Très rapidement, nous avons fait le tri dans les photos et avons préparé un diaporama. A de nombreuses occasions, et encore maintenant (soit plus d'un an après notre départ), nous le diffusons auprès de nos amis, de nos familles et de nos collègues. Nous avons également organisé une projection à l'école de nos enfants. « Tout voyage est discours, récit antérieur dans l'imaginaire du parcours et récit ultérieur aux amis ou aux rencontres de passage plus tard, de retour chez soi » (Le Breton, 2000, p. 94). Les échanges et les questions posées lors de ces projections nous permettent de revivre l'aventure. On ne s'en lasse pas et l'envie nous prend de vouloir repartir... D'ailleurs, notre expérience a inspiré des amis qui ont pris la route début mai pour quatre mois, tandis que d'autres envisagent de le faire lorsqu'ils le pourront.

C'est aussi par l'accueil de cyclotouristes inscrits sur Warmshowers que nous poursuivons notre voyage, à travers l'échange et le partage. En effet, nous avons été tellement bien accueillis que nous avons envie de rendre la pareille. Ainsi, le jour même de notre retour à la maison, nous avons accepté d'accueillir une famille avec deux enfants en vacances en vélo dans la région. Ils sont restés deux nuits pour se reposer et nous en avons profité pour les emmener au bord du lac du Bourget.

Pas de changements majeurs dans notre mode de vie

Comme le montre Chiara Kirschner (2017), il est possible de repérer une articulation entre le projet d'itinérance et la trajectoire de vie, pouvant notamment se traduire par des changements au retour de voyage. Nous concernant, nous n'avons pas radicalement modifié notre mode de vie. Ainsi, nous continuons à pratiquer le ski alpin en station, ce qui n'apparaît pas vraiment

comme une pratique « slow ». Cependant, nous privilégions les petites stations au mode de gestion communale proches de notre domicile. De même, nous n'avons pas décidé de quitter la ville pour nous installer en moyenne montagne. Si l'envie de nature peut être présente, les commodités que propose l'agglomération urbaine nous retiennent. En effet, au vue de l'offre de transport public, une installation en moyenne montagne nous rendrait dépendants de la voiture, alors même que nous tentons d'utiliser encore davantage le vélo. Cela était déjà le cas avant le voyage, pour nous rendre au travail ou à l'école, sans forcément que cela soit lié à des valeurs écologiques fortes (Vincent-Geslin, 2014). En effet, nous trouvons d'autres avantages au Vélo'taf comme le gain d'argent ou l'amélioration du bien-être puisque l'usage du vélo permet d'éviter le stress des embouteillages. Pour les enfants, les études montrent qu'un trajet en vélo pour se rendre à l'école favorise la concentration. Toutefois, nous pensons que les pratiques d'alternobilité (que ce soit lors du voyage ou au quotidien) finissent par jouer un rôle dans l'élaboration de valeurs écologiques et citoyenne (Vincent-Geslin, 2014).

Ainsi, nous avons décidé d'acheter davantage de produits locaux. Nous avons déjà l'habitude d'aller au marché chaque semaine, pratique de slow-consommation puisqu'il faut prendre le temps de faire la queue chez chaque marchand, de discuter avec les connaissances que nous croisons. Mais ce temps n'est pas « perdu » puisqu'il est partagé et créateur de lien social. C'est d'ailleurs en échangeant avec une viticultrice présente sur le marché que nous avons eu connaissance de l'opération « fermes ouvertes » permettant d'aller à la rencontre des producteurs. Nous avons ainsi découvert un élevage de canards, un autre d'escargots et une chèvrerie. Nous avons également appris l'ouverture, près de chez nous, du premier supermarché coopératif de l'agglomération. Le principe est simple : donner trois heures de son temps par mois à l'association pour pouvoir accéder à une offre de produits locaux et pour certains bio, à des prix aussi attractifs que ceux de la grande distribution, mais sans intermédiaire, permettant une rémunération directe du producteur. Le principe nous séduit. Nous le sommes aussi par l'*élef*, une monnaie locale qui sert à échanger uniquement des biens et des services réels tout en finançant l'économie sociale et solidaire locale.

Ayant été confrontés à la vision du mur de barbelés et à la présence militaire tout le long de la frontière entre la Serbie et la Hongrie, nous nous questionnons sur la politique d'accueil des migrants de notre pays. Actuellement, nous nous renseignons sur le réseau d'accueil Welcome pour les demandeurs d'asiles en situation régulière. Il s'agit de proposer un hébergement à ces personnes le temps qu'elles effectuent leur démarche, afin de pallier le manque de structures disponibles.

Enfin, nous souhaitons continuer à prendre du temps en famille, même si ce n'est pas toujours facile lorsque l'on se fait rattraper par les contraintes, notamment professionnelles... Ce temps passé en famille permet en effet d'apprécier encore davantage les qualités et les talents de chacun : l'ouverture et l'intérêt porté aux autres de notre aîné, l'inventivité de notre cadet et la créativité et l'imagination de notre benjamine.

Pour ne pas conclure : une invitation au voyage

Cette expérience de slow mobilité à travers l'Europe nous aura mobilisé bien en amont. Longtemps, nous en avons rêvé et nous avons aussi douté : allions-nous pouvoir concrétiser notre projet à la suite de notre déménagement ? N'était-il pas trop ambitieux ? Nous avons conscience de la « chance » d'avoir pu le réaliser, et même de l'avoir envisagé. En effet, les contextes sociaux dans lesquels nous évoluons articulés à des dispositions sociales (Lahire, 2013) favorables l'ont rendu possible.

Au cours du voyage, nous avons pris notre temps, profitant des paysages, des visites et des rencontres programmées ou fortuites. Nous avons éprouvé le froid, puis le chaud, l'effort puis le réconfort, quelque fois le danger mais surtout la joie et l'émerveillement. Nous avons su nous adapter, voire renoncer, mais sans sentiment d'échec pour autant, puisque nous avons déjà parcouru bon nombre de kilomètres. Si cette expérience n'a pas révolutionné notre mode de vie, elle nous a permis de nous questionner et de faire évoluer (un peu) nos pratiques.

Bibliographie

Bertho-Lavenir, C. (1998). Le vélo, entre culture et technique, *Les cahiers de Médiologie*, n°5, p. 7-12.

Diestchy, M. (2016). La promotion du slow : entre plaisirs des sens et souci environnemental. *Hermès, La Revue*, n° 74, p. 172-175

Kirschner, C. (2017). *Le projet transmoderne dans les itinérantes récréatives. Un processus créatif intégratif de construction identitaire*. Thèse de doctorat en géographie. Université Grenoble Alpes.

Lahire B. (2013). *Monde pluriel. Repenser l'unité des sciences sociales*. Paris, Seuil.

Le Breton, D. (2000). *Eloge de la marche*. Paris, Métailié.

Rieucan et Souissi, (2018). L'oénovélotourisme, un tourisme viti-vinicole lent, dans les vignobles du Cap Bon (Tunisie) et des Côtes du Rhône méridionales (France). Communication

au colloque *Slow tourisme / Slow sport. (En)jeux de spatialités, de mobilités et de corporéités*.

Université Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-mer, 16 et 17 mai 2018.

Vincent-Geslin, S. (2014). Les altermobilités : une mise en pratique des valeurs écologiques ?

Noroi, n° 231, p. 113-124.